

# LA JOURNÉE DU 20 MAI 1940

## A ABBEVILLE

par RAYMOND PETIT

### LA MATINÉE

On voudra bien excuser quelqu'un qui n'était pas à Abbeville le 20 mai 1940 d'avoir entrepris d'écrire le récit des événements de cette journée. L'auteur était alors à Beaumont-en-Artois dans un régiment d'artillerie qui appuya du 22 au 26 mai la 25<sup>e</sup> division dans sa tentative de rétablir la liaison des armées du nord avec le reste de l'armée française.

Il existe déjà plusieurs récits de la journée du 20 mai à Abbeville. Le plus connu, parce qu'il a eu la plus large diffusion est dû à Georges Mallet ; il a été publié en 1946 par le Syndicat d'initiative. Avant cela, il y avait eu une causerie peu connue, donnée par M. Frédéric Gunther, conseiller municipal de Saint-Étienne, à la réunion du Rotary-Club de Saint-Étienne le 18 novembre 1942 (A cette époque, Abbeville, filleule de Saint-Étienne a reçu de nombreux dons de cette ville)<sup>1</sup>. En 1941, Albert Huré ayant questionné de nombreux témoins a rédigé le résultat de son enquête qui reste un document précieux. Paul Bosquet a laissé aussi quelques pages sur cette journée, et sur son évacuation, le lendemain, près de Doullens. Enfin, des extraits des souvenirs de Georges Joron ont été publiés tardivement en 1972.

Pour ma part, j'ai pu recueillir, surtout en 1977, les témoignages de plusieurs personnes et ce sont ceux-là que je ferai connaître en les complétant au moyen des récits antérieurs.

Il aurait été souhaitable de relater les divers bombardements dans l'ordre où ils se sont produits, mais cela est impossible car des bombes sont tombées en même temps en divers points.

LA MATINÉE. — Dans un de ses rapports, le capitaine des pompiers, Pleurdeau a mentionné le premier bombardement vers 9 h 1/4. Dans un autre rapport il a écrit 9 h 30 ; cela revient au même. On imagine bien qu'il avait alors autre chose à faire qu'à regarder

1. Le texte de cette causerie a été publié dans le bulletin de 1981, p. 65.

l'heure et à l'inscrire, puisqu'un de ses hommes venait d'être grièvement blessé. En cas d'alerte, l'organisation suivante avait été prévue. Un poste principal était établi route de Doullens avec un abri municipal souterrain destiné en partie au corps des sapeurs-pompiers, en partie à la population et pouvant contenir 300 à 400 personnes. Un autre poste était à l'Hôtel-Dieu (chef de secteur M. Lotty) et un troisième place du Pilon (chef de secteur M. Paul Legrand). Le personnel (pompiers et déblayeurs) et le matériel (pelles et pioches) avaient été répartis entre ces trois postes.

Le poste principal dont la position avait peut-être été choisie pour le soustraire aux bombardements redoutés sur le centre de la ville s'est au contraire trouvé attaqué le premier par les bombes.

Une plaque de marbre apposée à la caserne des pompiers perpétue les noms de trois sapeurs, morts au feu, victimes du devoir : Dutertre Marcel, Halattre Gaston, Thiébaud Albert. Le premier à être mortellement blessé fut Albert Thiébaud. Soldat au 28<sup>e</sup> régiment d'infanterie régionale, détaché auprès des pompiers, il se trouvait route de Doullens, devant la maison de M. Viarre (n<sup>o</sup> 45) avec un de ses camarades Roger Jonquet. Quand ils entendent des avions, ils s'allongent sur le bord de la route. Albert Thiébaud dit qu'il est touché, son camarade l'aide à se mettre sur le dos. Personne d'autre n'a voulu lui porter secours, en particulier des religieux (?) belges (?) qui étaient là. Jonquet lui fait un pansement sommaire et le transporte à l'abri souterrain d'où le capitaine le fait emmener à l'hôpital auxiliaire de la chaussée du Bois (collège de filles). Dans le courant de la journée, tous les militaires blessés purent être transportés vers l'intérieur de la France. C'est ainsi qu'Albert Thiébaud est allé jusqu'à Roanne, mais son état s'étant aggravé il y est décédé le 3 juin 1940. Nous verrons plus loin quelles ont été les circonstances de la mort de Marcel Dutertre et de Gaston Halattre.

Presqu'en même temps qu'à la route de Doullens, des bombes tombent partout en ville. Georges Joron a signalé à 9 h 1/2 une bombe sur sa maison, 111, chaussée du Bois. Il en tombe près du monument aux morts de 14-18 où l'on relèvera des victimes ; c'est probablement à la même heure que l'église du Saint-Sépulcre et son voisinage sont atteints. Au Pont-aux-Brouettes, Georges Martin voit près de la pharmacie Belgœul un officier anglais complètement déchiqueté. C'est là aussi que Léopold Cadix trouvera la mort, ainsi que le jeune Paul Cornu ; son père Maurice Cornu, épicier, sera lui-même très gravement blessé et décédera le 14 juillet. Sur la place, près du magasin Vatin, Hector Tellier, couvreur est grièvement blessé et subira par la suite l'amputation des deux jambes.

M<sup>me</sup> R. Picard a gardé le souvenir de l'heure du bombardement de la place Clémenceau : 10 heures et une minute. La façade de la maison du docteur Ernest Tacquet est éventrée, celle de la maison de M<sup>lle</sup> Calmont endommagée ; sur la porte du jardin d'Émonville,

on voit encore la trace des éclats de bombes. Des bombes explosives tombent aussi sur l'Hôtel-de-Ville. L'escalier de l'aile gauche des bâtiments est démoli, Houdant, téléphoniste, et M. Lecocq, chef des travaux sont blessés. M<sup>me</sup> Carpentier qui se dirigeait vers l'abri du beffroi est violemment plaquée contre la porte. Une partie du personnel reste à l'abri, une autre partie charge les archives dans des camions. Un camion peut partir. Le chargement est en cours quand survient une nouvelle vague d'avions qui lance des bombes incendiaires. Le feu prend un peu partout.

Les camions restés dans la cour de l'Hôtel de Ville brûlent. Il est impossible de sauver quoi que ce soit. Le feu s'étend. Robert Richard dit que sa tante brûle dans son auto restée près du magasin Corbillon en bas de la rue de l'Hôtel de Ville, à l'entrée de la rue de la Boucherie. C'est sans doute à ce moment que Fernand Leblond qui habitait en face de la mairie (au n<sup>o</sup> 19) et s'était mis à l'abri au beffroi quitte cet abri et, malgré les conseils de prudence qui lui sont donnés entre dans sa maison qui commence à brûler et réussit à prendre quelques papiers dans son coffre situé dans la pièce près de la rue.

Sur les photos prises après le désastre, on voit dans la cour de la mairie les carcasses de deux voitures brûlées et peut-être d'une troisième.

Dans la série des bombes explosives il faut inclure celles de la place du Pilori. Micheline Jacques qui se rendait à son travail, rue du Maréchal Foch est prise sous un bombardement et se met à l'abri sous la grande porte de la maison Maillard ; une bombe tombe juste sur cette grande porte, elle a gardé le souvenir de deux personnes tuées à côté d'elle, tandis qu'elle n'avait rien. En réalité, le nombre des victimes devait être élevé. D'après Paul Bosquet, il y a eu douze tués sous cette grande porte. Avant la réfection de la façade de l'école située en face on y voyait encore la trace des éclats de bombe du 20 mai.

C'est sans doute au même moment que des bombes tombaient dans le quartier Saint-Sépulcre. Sur l'église même une bombe a percuté l'un des arcs d'ogive ; éclatant en l'air elle a détruit les arcs voisins et provoqué l'effondrement de la voûte. En même temps les éclats ou les débris étaient projetés d'une part vers le nord en perçant un grand trou dans le mur de la troisième travée et en crevant la voûte du collatéral, d'autre part vers le sud en ébréchant deux angles de la corniche du clocher. Une bombe détruit l'aile de la maison Jumel (n<sup>o</sup> 1, place Saint-Sépulcre), ses effets joints à ceux de deux autres tombées dans le jardin du presbytère (n<sup>o</sup> 3) contribuent à rendre celui-ci inhabitable.

Le bombardement de la place Courbet ne s'est pas limité à l'intervalle 9 h 1/2-10 h. Daniel Devismes était venu au Comptoir d'Escompte (n<sup>o</sup> 17) pour travailler ; à 10 h 19, la verrière des toilettes, brisée par le souffle d'une bombe, tombe sur lui.

Jean Dupuis qui était à son magasin, rue de la Haranguerie a vu dès le premier bombardement des brancardiers anglais en kaki qui emportaient les blessés et relevaient les morts (jusque là, de tout l'hiver, on n'avait vu que des Anglais de la R.A.F. en bleu). L'horloge du Bourdois a été soufflée dès la première bombe, mais personne n'a noté l'heure qu'elle marquait.

Les bombes de la route de Doullens ne furent pas les seules qui atteignirent le faubourg du Bois. Depuis le 10 mai, jour du premier bombardement, beaucoup d'Abbevillois allaient passer la nuit dans les villages des environs et rentraient en ville le matin. Marguerite Thiébaud revenait en auto de Buigny-l'abbé par Vauchelles avec sa mère et sa sœur. Après avoir traversé la route de Doullens elle s'engage dans la rue du Château d'Eau. Beaucoup de voitures et de piétons y sont arrêtés. Trois ou quatre soldats empêchent tout ce monde d'entrer en ville (Il s'agissait vraisemblablement de membres de la défense passive munis de casques). Les dames Thiébaud vont parlementer en expliquant qu'elles ont absolument besoin d'ouvrir leur boulangerie de la rue de l'Hôtel de Ville pour le ravitaillement de la population, que d'ailleurs le commis doit déjà être arrivé et qu'il s'inquiéterait si elles ne venaient pas. Finalement on les a laissé passer. Ce ne pouvait être qu'une exception refusée à beaucoup d'autres personnes.

André Deray, alors âgé de onze ans, revenait de Vauchelles. Il demeurait rue François Depoilly n° 16, avec ses parents, sa sœur âgée de huit ans et sa grand-mère M<sup>me</sup> Depoorter. Son père était mobilisé à la poste et restait en ville. Le 20 mai, M<sup>me</sup> Deray désirait plutôt rester à Vauchelles, mais sa mère M<sup>me</sup> Depoorter qui était blanchisseuse ayant du travail à rendre au restaurant Grosjean pour un repas de cérémonie voulait rentrer à Abbeville. Les quatre personnes de la famille se mettent donc en route avec d'autres Abbevillois qui avaient passé la nuit à Vauchelles. Après avoir traversé la route de Doullens, étant en haut de la rue du Château d'Eau, à peu près à côté des grands arbres bordant un talus sur la gauche de la route, ils sont empêchés d'entrer en ville par quelqu'un qui leur a signifié l'interdiction de passer et même d'aller à 250 mètres de là jusqu'au petit château du Crinquet près de l'entrée duquel avait été creusé un abri. Peu après, on a entendu des avions, tout le monde s'est couché à terre du mieux possible et des bombes sont tombées, peut-être accompagnées de mitraillage. Quand André Deray s'est relevé, sa mère, grièvement blessée ne vivait plus. Il a vu sa grand-mère regarder sa fille puis retomber inanimée. Lui-même et sa sœur étaient indemnes.

En même temps que la famille Deray, plusieurs membres d'une autre famille revenaient aussi de Vauchelles. Reginald Dymond était affecté spécial à la robinetterie, boulevard Voltaire, qui fonctionnait dès le lundi matin, il voulait donc s'y rendre. L'un de ses

fil, William, travaillait chez Duchaussoy, bottier, mais la maison était fermée le lundi matin, il attend donc avec bon nombre d'autres Abbevillois. Son autre fils, Édouard, devait travailler chez Adar. Ne pouvant passer rue du Château d'Eau, il essaie avec son père de passer par la route de Doullens, mais là il est arrêté. Réginald, décidé quand même à rentrer, et accompagné de son fils Édouard, passe à travers champs, dans ce qui est maintenant le quartier du Soleil levant. Tous deux arrivent près de la fourche des routes de Doullens et d'Amiens par le jardin du café Bordères (avenue d'Amiens n° 47). R. Dymond aide M. Bordères qui voulait s'en aller, à charger sa voiture. Des bombes tombent à ce moment précis sur le garage Bordères ; c'était la première vague d'avions. R. Dymond s'enfuit pour se mettre à l'abri à l'écart de la route. Ed. Dymond ne retrouvera son père qu'une demi-heure plus tard dans les pépinières Trancart de la route d'Amiens. Puis ils restent dans le voisinage en se réfugiant dans leur cabane des jardins du bureau de bienfaisance.

Quand il y a une accalmie, ils remontent rue du Château d'Eau et voient William qui est tué. Ils retournent ensuite à Vauchelles. Plus tard, ils ont su que William avait été enterré dans une capote de soldat de l'autre côté de la route en face des grands arbres avec les autres victimes. Ils ont vu une voiture belge paraissant intacte, mais les deux occupants qui étaient sortis pour s'abriter étaient tués. Un chien resté dans l'auto n'avait rien.

Bien d'autres personnes ont été tuées au même lieu au cours du même bombardement. Leur nombre n'est pas exactement connu. On dit dix-sept. D'après les registres et les listes de la mairie on sait qu'en plus des deux personnes de la famille Deray et de William Dymond, ont été tuées trois personnes de la famille Pruvot de la rue Pados (n° 79), Huguette et Monique et leur mère, née Anna Blond, un jeune homme de 15 ans de la rue du Château d'Eau) André Garo et un autre habitant de cette même rue, Raymond Détrée, âgé de 77 ans, officier retraité, chef d'îlot de défense passive. Il aurait été intéressant de connaître les ordres qu'il avait reçus et qu'il paraît avoir fait appliquer rigoureusement.

D'après Charles Legris, on a longtemps vu dans les mois qui ont suivi, sur le bord de la route, une croix avec un numéro d'immatriculation d'une voiture belge. C'est tout ce qui avait été trouvé pour l'identification des victimes de cette voiture.

Nous avons raconté brièvement le bombardement de la mairie. Dans tout le quartier, les bombes explosives ont précédé les bombes incendiaires. Une fois la boulangerie ouverte, Marguerite Thiébaud prenait son petit déjeuner dans la cuisine couverte par une verrière. Une bombe explosive tombe à proximité, la verrière se brise et la couvre de ses débris. Il était encore tôt dans la matinée, vraisemblablement 9 h 1/2. Les dames Thiébaud vont se réfugier dans une

cave en face. En traversant la rue elles voient leur auto endommagée par un éclat et perdant son huile. Elle est inutilisable. Dans la cave de M<sup>e</sup> Dubosc, il y a une petite fille blessée au bras. Un jeune homme l'enmène, probablement vers l'Hôtel-Dieu en disant : « on ne peut pourtant pas laisser cette petite fille comme cela ». L'identité du jeune homme n'est pas connue, mais la blessée pourrait être Cécile Stazosky dont la mère et la sœur ont été tuées dans la maison de M<sup>e</sup> Haeu en même temps qu'elle était blessée.

En face de l'étude de M<sup>e</sup> Haeu, deemaient M. et M<sup>me</sup> Léger au n<sup>o</sup> 5 quater de la rue Duchesne de Lamotte. Leur maison a été endommagée en même temps qu'était tuée M<sup>me</sup> Stazosky, probablement vers 9 h 30. Les bombes incendiaires sont tombées un peu plus tard, mais la maison était encore en assez bon état pour que M. Léger ait pu y entrer et se restaurer après 14 heures. C'est le lendemain 21 mai que M. et M<sup>me</sup> Léger ont constaté que leur maison était entièrement brûlée.

On peut suivre aussi la progression de l'incendie dans la rue Alfred Cendré. Jean Dupuis, parti à la recherche de son beau-père, Léopold Cadix, a fait plusieurs fois le trajet Place Courbet-Chaussée du Bois. Les premières fois il suivait le chemin le plus direct par la rue Alfred Cendré, ensuite, il a dû passer par la rue Jeanne d'Arc et finalement, il lui a fallu prendre la rue Boucher de Perthes, la progression des incendies l'ayant obligé à ces détours successifs. On a même recueilli quelques détails de plus. Quand Jacqueline Triboulet est partie du Pilon avec ses parents vers 10 h 1/4-10 h 1/2 on pouvait encore passer dans la première partie de la rue, jusqu'à la rue de l'Hôtel-de-Ville. Là, on voyait à gauche le magasin Lacroix ; les vitres y étaient brisées et les mannequins renversés. A droite, la rue de l'Hôtel-de-Ville commençait à brûler. Des flammes sortaient par les fenêtres de la maison Dingeon au coin de la rue Alfred-Cendré. Un peu plus tard, quand Micheline Jacques a quitté la grand porte Maillard pour retourner vers la rue Alfred-François, elle apercevait les flammes de la maison Biquez (n<sup>os</sup> 45 à 49) formant avec les flammes de la charcuterie Perron (n<sup>o</sup> 50) une voûte au-dessus de la rue. La maison Duminil (n<sup>o</sup> 61) ne brûlait pas encore.

A 11 h 1/2 Georges Joron devait renoncer à aller plus loin que la rue Jeanne d'Arc, tellement les flammes et une fumée suffocante étaient abondantes.

C'est entre 11 heures et 11 h 30 que se place le bombardement de la gare anglaise. Il a été décrit dans le bulletin paru en 1978. Nous n'en répéterons pas ici le récit.

Certains faits signalés par les témoins n'ont pu être inclus dans le récit des événements ; les voici : M<sup>lle</sup> Diollot travaillait à la pharmacie Kohl et avait une chambre en face. Absente le dimanche, elle est revenue le lundi matin. Tandis qu'elle faisait chauffer du café, elle apercevait de la fenêtre donnant sur la cour des rats qui,

dérangés par l'incendie au ras du sol, cherchaient à y échapper en grimpant sur les toits. C'est donc que des bombes incendiaires étaient déjà tombées entre la rue Saint-Vulfran et la rue Lesueur et avaient mis le feu aux dépendances des maisons situées dans cet intervalle.

Quand M<sup>lle</sup> Diollot a quitté la rue Saint-Vulfran pour retourner à Fort-Mahon elle a traversé le Guindal ; au coin de la rue de la Vallée, le magasin anciennement Corbillon, devenu le Bar Select en flammes, ronflait comme un feu de forge.

Depuis plusieurs jours, la famille Vincent, de Ronchin, en panne de voiture était à la maison 3, petite rue Notre-Dame (elle en avait été locataire en 1917). Dans le courant de la matinée, à une heure qui n'a pu être précisée, par la porte de la cuisine ouverte vers le nord-ouest, Laure Vincent, dans la naïveté de la jeunesse appelle M<sup>me</sup> Petit pour lui dire : « venez voir comme c'est beau ! » C'était une escadrille d'avions qui arrivait pour l'un des premiers bombardements après avoir contourné la ville.

\* \* \*

#### L'APRÈS-MIDI

Clovis PATRY, employé à la S.N.C.F., demeurait 27, rue Ringois ; il demeure encore dans la même maison devenue récemment n<sup>o</sup> 31. Ayant pris son service à 9 h du matin à l'aiguillage proche du passage à niveau de la ligne de Boulogne, il a vu à plusieurs reprises passer des escadrilles d'avions et entendu des mitraillades mais il était trop loin de la gare aux voyageurs et de la gare anglaise pour avoir vu ce qui s'y passait. Son horaire lui permettait de retourner manger chez lui de midi à 14 h. Dans cet intervalle, vers 13 h-13 h 30, une vague d'avions a jeté des bombes sur la Chaussée Marcadé. Il est allé voir : une bombe explosive était tombée sur la maison n<sup>o</sup> 77 (docteur Couturier jusqu'en 1937-38). Une partie de la maison était abattue. Plusieurs personnes du quartier s'y trouvaient à l'abri. Nelly Clermont, habitant Grande-Rue Saint-Jacques était l'une d'elles. Quand la maison s'est écroulée, la cave a résisté, mais les conduites d'eau ont été crevées. Les personnes réfugiées dans la cave avec des soldats anglais avaient de l'eau jusqu'aux chevilles. L'escalier n'étant plus praticable, on a pu faire sortir toutes ces personnes par le soupirail grâce aux soldats anglais qui les soulevaient pour les mettre à la hauteur nécessaire. Il est bien possible que cette maison, inoccupée en 1939, ait été réquisitionnée pour les besoins d'un service de l'armée anglaise.

\* \*

Daniel DEVISMES resté longtemps au Comptoir d'Escompte en sort à 13 h. A ce moment, il voit que les Galeries brûlent du côté de la rue Alfred Cendré ; il va se réfugier dans la cave de M<sup>me</sup> Bénédicte au n<sup>o</sup> 3 de la rue du Maréchal-Foch ; il en sort à 16 h à cause des fumées. A ce moment, il voit brûler la façade des Galeries sur la Place, à côté du Bourdois ; puis il va se réfugier dans la cave de la maison de Mautort, au n<sup>o</sup> 82.

\* \*

Depuis l'alerte du matin, M. et M<sup>me</sup> Beaurin, n<sup>o</sup> 13 rue Hecquet, étaient dans la cave de Florival, abri désigné pour le quartier. M. Beaurin, grand fumeur, ayant épuisé sa provision de tabac, a tenté de la renouveler en allant à la maison Dumont, à l'angle de la Place. A 14 h, les maisons de la rue du Maréchal Foch ne brûlaient pas.

Il y avait de nombreuses voitures détruites et brûlées sur la Place et les fumées étaient si abondantes que l'on ne pouvait pas voir le monument de l'Amiral Courbet.

C'est ici qu'il faut placer l'aventure d'un camarade rencontré en captivité. Étant en congé de convalescence à Lille, il tentait de rejoindre son régiment et il est arrivé à Abbeville après le début des bombardements. Il a vu le matériel des pompiers à l'abandon, endommagé et partiellement détruit. Il a cherché à se rafraîchir, mais les cafés étaient ouverts sans serveurs ni clients et il s'est servi à boire sans que personne lui demande de payer. Mais, par malchance, au lieu de traverser la Somme à Abbeville quand c'était encore possible, il est allé jusqu'à Noyelles où il a été fait prisonnier dans la nuit.

\* \*

J'utiliserai de nouveau le rapport du Capitaine Pleurdeau. Voici ce qu'il a écrit : « La lutte contre l'incendie a été ralentie puis a dû cesser, car vers 14 h tous les militaires de la compagnie de Défense Passive avaient été rappelés à leurs cantonnements ; il ne restait plus que les seuls pompiers et requis civils. Ce plus, beaucoup de tuyaux étaient engloutis ou brûlés. A 15 h 30, à la suite d'un bombardement, l'immeuble de la Belle Jardinière, (n<sup>o</sup> 23, rue Alfred-Cendré) s'effondrait en flammes dans la rue ensevelissant plusieurs sapeurs ; l'un d'eux (Marcel Dutertre) fut brûlé vif devant nous et sans pouvoir lui porter secours. Deux autres furent grièvement blessés et transportés à l'Hôtel-Dieu, et deux autres blessés légè-

ment. Les hommes du premier secteur, Hôtel-Dieu, avaient été réquisitionnés pour le transport des blessés et des morts. A 18 h, ces hommes n'en pouvant plus m'ont demandé d'aller chercher quelque nourriture ; je leur ai accordé satisfaction à tour de rôle. Dans ce laps de temps, un de ceux-ci (Gaston Halattre), a été tué par une bombe au moment où il arrivait chez lui » (probablement Route de Rouen 260).

\* \* \*

Daniel Devismes a changé de cave vers 16 h. Quand il était dans la cave de la maison de Mautort, un officier français est passé en disant qu'il fallait partir ; cet officier était-il passé dans d'autres maisons et d'autres caves ? on ne peut dire ; ou bien les habitants ont-ils évalué le danger de rester ? En tout cas, les dames Fréville qui tenaient un magasin à côté de l'entrée de la halle aux denrées se sont éloignées des zones en feu et sont allées se réfugier dans les cabines de l'école de natation où elles ont trouvé d'autres personnes qui avaient eu la même idée.

Dans le même temps, Daniel Devismes a poursuivi son chemin vers les rives de la Somme. Au chemin des Canotiers, dans l'une des petites maisons, n° 2 ou n° 4 avant le Sport nautique, il a vu Maurice Cornu qui, blessé à la poitrine le matin a pu venir jusqu'ici ; il devait décéder le 14 juillet des suites de sa blessure.

D'autres personnes s'éloignant des zones en feu se trouvaient aussi au Chemin des Canotiers ; c'était le cas de M<sup>me</sup> Ségard demeurant à l'angle de la rue de la Tannerie et de la rue Sanson. Pendant l'hiver elle avait participé à diverses activités qui l'avaient fait connaître de plusieurs militaires. Dans la matinée du 20 mai, l'un d'eux lui a amené un jeune enfant dont les parents avaient été tués. C'est avec sa propre mère et ce jeune enfant que M<sup>me</sup> Ségard se trouvait au chemin des Canotiers.

A une heure non précisée, mais il faisait encore grand jour, elle a vu de l'autre côté de la Somme, près de la route de Rouen, des parachutistes descendre du ciel. Cela m'a permis d'interpréter un fait dont je n'ai pas fait état dans le recueil, *Abbeville et ses environs, mai 1940*. (page 21).

M<sup>lle</sup> Drzal m'a dit qu'à l'un de ses passages au faubourg de la Portelette elle avait vu des soldats qui « paraissaient enveloppés dans des draps ou des couvertures en ayant l'air de danser drôlement ». Malheureusement, quand j'ai enregistré le souvenir de M<sup>me</sup> Ségard, M<sup>lle</sup> Drzal était décédée et il n'était plus possible d'obtenir des indications complémentaires. A quelle heure a pu se produire cette descente de parachutistes ? On ne sait exactement ; il devait être entre 20 h 15 et 20 h 30. Expérant obtenir des renseignements du côté allemand, je me suis procuré un petit livre de

160 pages qui a pour titre *Fallschirmjäger* par Werner Haupt. Malheureusement, il n'y a rien sur le Nord de la France. Il n'est question pour 1940 que de la Norvège, de la prise du fort belge d'Eben-Emael et de Rotterdam.

Tous ces renseignements laissent sans réponse les questions suivantes : De quelle nationalité étaient les soldats munis de casques, genre motocycliste, qui vers 21 h se dissimulaient le long du parapet du pont Levis ? Le pont Levis a-t-il sauté le 20 mai au soir ou seulement vers le 29 mai au moment de la contre-attaque de Gaulle ? Le 29 ou le 30 mai, quand les Allemands ont fait refluer la population civile vers le nord, René Compère a traversé la Somme sur une passerelle déjà construite pour remplacer le pont Levis. On a longtemps vu les rampes d'accès à cette passerelle. Plus tard, au moment de la libération, les Canadiens ont utilisé ces rampes pour accéder à un bac où je suis passé avec une ambulance de la Croix-Rouge pour aller au boulevard Voltaire chercher le corps d'un résistant tué le 2 septembre.

\*  
\* \*

#### LE DRAME DE LA FAMILLE ROUCOULT

Le 20 mai au soir Paul Roucoult demeurant rue du Petit Marais se proposait, comme les soirs précédents, d'aller passer la nuit à Rogean ; il conduisait sa camionnette. Dans celle-ci avaient pris place sa femme Andrée Roucoult, leur fille Paulette, la mère de Paul Roucoult (Eugénie), leurs amis M<sup>me</sup> Becquin, la fille de M<sup>me</sup> Becquin, M<sup>me</sup> Boinet, et sa fille Jeannine. A l'approche du Pont Levis, vers 21 h, sans sommation préalable, la voiture a subi un mitraillage. Plusieurs personnes ont été touchées mais, comme la voiture pouvait encore rouler, Paul Roucoult a continué par le Boulevard de la Portellette et le Boulevard Voltaire. Arrivé en face du pont de la Chaussée d'Hocquet, la voiture a subi un deuxième mitraillage sans plus de sommation : les pneus de la camionnette ont été crevés et Paul Roucoult a été obligé de s'arrêter. A ce moment, les Allemands sont intervenus et se sont occupés des blessés. M<sup>me</sup> Becquin qui avait été tuée a été enterrée dans la cour de l'entreprise Manessier. M<sup>me</sup> Boinet est morte par hémorragie pendant son transfert au poste de secours allemand des Acacias, à l'angle des routes d'Amiens et de Doullens. Paulette Roucoult très gravement blessée a été soignée à Saint-Riquier. M<sup>me</sup> Dufossé, apparentée à la famille Roucoult, possède les fiches de blessure dressées aux ambulances allemandes par des médecins, probablement belges, qui ont rédigé ces fiches en français. C'est ainsi qu'on sait que Paulette Roucoult avait « une plaie par balle au genou droit avec éclatement de la

rotule enlevée aux premiers soins » ; Paul Roucoult avait « une balle dans les deux pieds ». Transportée à Saint-Riquier, Paulette Roucoult n'a pas survécu à sa blessure. Elle y est décédée et a été enterrée dans la cour du séminaire. M<sup>me</sup> Dufossé a vu sa tombe lors de l'évacuation forcée vers le 5 juin. Paul et Andrée Roucoult ont été transportés par les Allemands à Berck où ils ont été soignés. Eugénie et Jeannine, protégée par son chien, sont sorties indemnes des mitraillages. M<sup>lle</sup> Drzal n'ayant pas signalé de mitraillage dans son récit, il semble que le drame de la famille Roucoult ait eu lieu entre ses passages. Quand elle est allée la première fois au faubourg de la Portelette, vers 20 h 30, elle a vu l'église Saint-Gilles brûler « en grandes flammes ».

#### M. BOURNAZEL

M. Bournazel, commis greffier au Tribunal Civil, était au tribunal au commencement de la matinée, puis, vers 10 h, il est retourné à son domicile, rue Leday. Au cours de l'un des premiers bombardements une bombe est tombée sur le mur de l'hospice donnant sur la rue aux Boulets et des autos militaires ont été incendiées dans le champ de Foire. Autour du monument aux morts, il y avait des victimes et des autos éventrées. En face de l'entrée actuelle de la cité Leday, il y avait eu chute de bombes.

#### LE DOCTEUR FEUILLETTE

Le Docteur Feuillette, n'était pas mobilisé. Le 19 mai, il avait conduit sa famille à Francheville, 20 km au Sud d'Évreux. Le 20 mai il revient à Abbeville ; il y a des dégâts dans les faubourgs. Près des passages à niveau de chemin de fer de la route de Rouen il y a un civil grièvement blessé à l'épaule. Le docteur descend pour le voir de près ; comme un militaire s'occupe du blessé, il reprend sa route vers l'Hôtel-Dieu où il arrive à la fin de la matinée, peut-être vers midi ; il entre par la porte de l'impasse l'Abbesse. Puis il va aider le docteur Jean Chalochet à opérer dans une installation improvisée au sous-sol (qui est en réalité un rez-de-chaussée) afin d'être un peu moins exposée que dans la salle d'opération habituelle. Par suite de l'arrêt de l'électricité et du gaz, la radiologie et la stérilisation deviennent vite impossibles. Quand la provision d'instruments et de pansements stériles est épuisée, les opérations ne peuvent plus être faites.

Peu avant 15 h, un jeune médecin auxiliaire militaire passe, disant que le service de Santé militaire ordonne d'évacuer l'hôpital. Le docteur Maës ne consentira à partir que sur la promesse que

les blessés militaires seront évacués, et ne quittera finalement l'hôpital qu'à 19 h 30. Un autocar est là, devant la porte de l'Hôtel-Dieu, pour emmener des blessés, suppose le docteur Feuillette. En réalité, c'était peut-être un autocar sanitaire rendu inutilisable par un bombardement. Les docteurs Chalochet et Feuillette quittent l'Hôtel-Dieu en vue d'atteindre leurs domiciles ; ils passent par la rue Crépin et la rue du Prayel et empruntent la rue Saint-Gilles. La ville paraît déserte. La rue du Maréchal Foch vers la Place brûle. Le docteur Feuillette arrive devant son domicile, rue Saint-Gilles n° 105. La bonne sort d'une cave en face ; il lui fait prendre sa valise après lui avoir offert de l'emmener hors de la ville dans sa Juva 4. Le Dr Chalochet dans sa petite Simca ne peut passer par la rue Dumont pour aller chez lui, rue Millevoye, car il y a un incendie à la Bourse du Travail (ancienne école de musique) près de l'entrée du Champ de Foire. Ils rebroussement chemin, passent par la rue à Borel, le boulevard Vauban et la rue Millevoye. Deux maisons abattues barrent la chaussée. Ils laissent leurs voitures devant les décombres. Ils vont chez le Dr. Chalochet ; celui-ci prend quelques objets. Quand ils regagnent leurs voitures, la bonne a disparu, laissant sa valise. Les appels dans les entrées de maisons restent sans réponse. Ils font demi-tour dans la rue Millevoye et, par le boulevard Vauban, la place Victor-Hugo, prennent le boulevard de la République. Une bombe était tombée sur la chaussée faisant un entonnoir dont les lèvres peu marquées n'ont pas été vues par le Dr Chalochet de sa voiture basse : la petite Simca culbute dans le trou et se retourne. Le Dr Chalochet réussit à sortir mais doit abandonner sa voiture et monter dans celle du Dr Feuillette. Ils prennent la route de Noyelles. Ils n'ont pas vu d'Allemands. Après plusieurs arrêts, soit pour laisser passer des colonnes militaires venant de droite, soit à cause de survols d'avions, ils décident de ne pas aller jusqu'à Noyelles et, avant Port-le-Grand, prennent la route qui, par le pont de Petit-Port, conduit à Gouy. Ils gagnent Saint-Valery par Saigneville et Boismont. Ils s'arrêtent chez le Dr Léger où ils peuvent se restaurer. Puis ils roulent toute la nuit, sans phares mais avec une belle pleine lune. Il faisait nuit dès la sortie de Pendé.

\*  
\*  
\*

La plupart des renseignements du Dr Feuillette relatifs à l'Hôtel-Dieu figurent déjà sur le rapport du Médecin-Colonel Laloy, directeur du Service de Santé de la 2<sup>e</sup> région. Il ne nous revient pas de le citer intégralement. On retiendra seulement que l'équipe chirurgicale normale de l'Hôtel-Dieu qui se composait du Médecin-Lieutenant Maës, avec, comme assistant, le médecin auxiliaire Laloy, était renforcée par plusieurs autres médecins : Médecin lieutenant Callens, Médecin auxiliaire Archambaud.

\* \*

Plus haut, nous nous sommes posé la question de savoir quand le pont Levis avait sauté. Nous trouverons une réponse d'ordre général dans les dernières lignes du récit du Lieutenant-Colonel Back relatif à son arrivée à Abbeville, cité dans *Abbeville, 20 mai 1940*, p. 19 : « Après deux heures de combat (c'est donner beaucoup d'importance à cette pénétration sans résistance) nous annonçons par radio à la Division : « Abbeville, pris, les ponts de la Somme occupés, comme ordonné ». » Il n'est question ni dans les ordres, ni dans l'exécution que des ponts aient été détruits par les Allemands le soir du 20 mai.

\* \*

J'ai questionné par lettre Franz Gegenbauer qui appartenait à la section Transmissions de la 2<sup>e</sup> Panzer sur ce qu'il avait vu d'Abbeville. Il n'a pas pénétré dans la ville, mais l'a seulement contournée. Il a aperçu la fumée des incendies. Il a certainement descendu l'Avenue d'Amiens puis emprunté le boulevard de la République. Compte tenu des récits déjà enregistrés, il a ensuite monté la côte de la Justice puis s'est arrêté « auf freie Feld », en plein champ pour la nuit et pour toute la journée du 21 mai qui a été employée à la remise en état du matériel. C'est le 22 mai au matin que M<sup>e</sup> Gosselin a vu le début du défilé de la 2<sup>e</sup> Panzer dans la ville de Rue. Ce que l'on sait des méthodes de dissimulation de l'armée allemande donne à penser que l'expression « en plein champ » doit s'entendre du bois de Cantatre et des petits bois voisins compris entre Buigny-Saint-Maclou, le Titre et Saily Flibeaucourt.

\* \*

#### M. FORGEZ

Le 19 mai, l'intendant militaire avait donné à M. Rouët, minotier, l'ordre de porter 150 sacs de farine à la boulangerie Forgez installée depuis peu dans l'ancienne banque Bignon, rue Saint-Vulfran n<sup>o</sup> 78 à 82. L'employé désigné pour ce transport mettra deux heures pour s'y rendre à cause de l'encombrement des rues.

M. Forgez était mobilisé sur place à sa boulangerie. Dès le début de la journée du 20, ses aides mobilisés sur place avaient été rappelés par leur unité. Il devenait impossible de continuer à faire du pain, car la pâte allait lever et déborder. Il met dans les coffres de la banque le pain déjà cuit et part vers 17 h quand il y a déjà de la fumée dans la rue Saint-Vulfran, indice que les maisons de cette rue commencent à brûler. Il est à bicyclette et doit, pour rejoindre sa famille restée à Caours contourner les incendies du centre de la ville en empruntant la rue de l'Isle, le boulevard des Prés, les rues

Crépin et du Prayel puis le chemin des Postes et celui du Champ de Mars. A la bifurcation des routes d'Amiens et de Doullens, des soldats français fuient rapidement vers la ville ce qui fait supposer qu'ils ont vu quelque chose d'inquiétant (peut-être des motocyclistes allemands qui les ont dépassés). François Forgez prend ensuite la rue Jean Macé pour se diriger vers Caours. Quelques jours après le désastre du 20 mai, soit vers le 23 ou 24 mai, François Forgez revient à Abbeville en voiture pour examiner la situation. Sa boulangerie est brûlée. Toutefois, la salle des coffres subsiste et les pains qui s'y trouvent peuvent être récupérés. Ces pains sont mis dans des sacs pour être transportés jusqu'à la voiture qui n'a pu déboucher de la rue de l'Isle dans la rue de l'Hôtel-Dieu, à cause des décombres. Tandis que la voiture prend le chemin du retour, à l'extrémité de la rue de l'Isle, une femme ayant appris qu'on parlait de pain en demande à François Forgez qui lui en tend un. La femme saisit le pain, le tâte et dit : « N'en auriez-vous pas un plus tendre ? » Décontenancé par cette demande insolite, François Forgez reprend vivement le pain qu'il n'avait pas encore lâché et réplique : « Allez à la boulangerie Forgez, il y en a du tout chaud ! » Le lendemain, François Forgez, accompagné de l'Abbé Vanderstuyf qui sert d'interprète et muni d'une autorisation des Allemands, est venu chercher le pétrin pour l'installer à Caours.

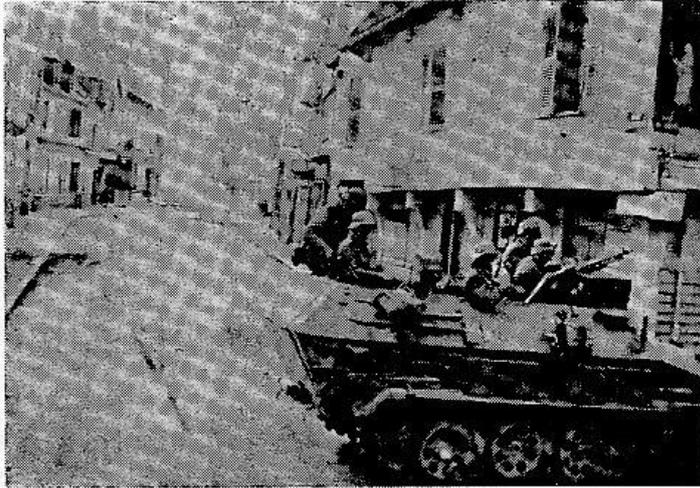
\* \* \*

Dès le bombardement de la place Clémenceau, le personnel de la poste descend à l'abri dans la cave. Le receveur, M. Lasserre, a fait fermer les portes. Il y a beaucoup de monde dans l'abri, dont une vingtaine de militaires.

Vers la fin de l'après-midi, on entend frapper fortement à la porte, quelqu'un va regarder furtivement ; ce sont des Allemands. On n'ouvre pas.

Vers le milieu de la nuit, on regarde à nouveau prudemment vers l'extérieur ; il n'y a plus d'Allemands. Tout le monde sort en empruntant la rue des Capucins. Les civils cherchent à traverser la Somme. Les militaires prennent la chaussée Marcadé. Le groupe des civils franchit la vieille Somme à la passerelle du Quai du Pont Neuf et continue par la Chaussée d'Hocquet.

Au pont tournant sur le canal il y a un groupe de soldats allemands qui paraissent sommeiller, accablés de fatigue, et n'interdisent pas le passage. Renseignements recueillis auprès de M<sup>me</sup> Raymond Picard, née Pépion employée aux P.T.T. en 1940.



*Photo Binder extraite de " Kameradshaft den Wiener Bz Division ".*

Le coin de " l'Étoile du jour ".

Les Allemands craignant une contre attaque venant de la route d'Hesdin font face au Nord-est, vers la rue aux Pareurs.